

ODEURS.

Odeurs ? Odeurs !

Avant-avant propos.

Grande section de maternelle ? CP ? CE1 ? Je ne sais plus. Probablement dans ces trois niveaux apprend-on le nom de la maison des animaux. Sous réserve que ces mots de vocabulaire -appris jadis grâce aux tableaux « Rossignol » - présentent toujours un intérêt pour les enfants de 5, 6 ou 7 ans.

En tout cas, j'ai bien retenu :

- La maison du chien, c'est la niche. (Tiens, l'un est l'anagramme de l'autre).
- La maison des poules, c'est le poulailler, oui, mais là, c'est facile, le nom de la maison est déjà dans le nom de l'animal : poule -poulailler.
- La maison de l'oiseau, c'est le nid.
- La maison des moutons, c'est la bergerie. Tiens, c'est bizarre, dans ce mot il y a le nom de celui qui s'occupe des moutons, le berger...
- La maison des chèvres, la chèvrerie. Oui, mais là, c'est déjà du vocabulaire élaboré ; on est loin des 300 mots chers à toute banlieue qui se respecte.
- La maison des chevaux, c'est l'écurie.
- Et la maison des vaches, c'est l'étable.

Pour ces deux derniers, la confusion est fréquente et l'emploi souvent indifférent, ça ne dérange plus grand monde de rentrer les vaches à l'écurie.

Mais plus pour moi ! J'ai le privilège depuis peu d'avoir un moyen mnémotechnique pour m'en souvenir...

Souvenir, oui, et même souvenirs avec un « s », des « s » même, très forts, très différents, très chargés d'émotion, et qui font que plus jamais je ne confondrai étable et écurie. Évoquant en effet cette confusion avec une amie de longue date un peu plus âgée que moi, je la vis rougir, se décomposer. Elle non plus ne risquait pas de confondre, et elle m'en raconta dans un souffle, telle une confession, sans oser me regarder, la raison, et ce qu'écurie signifiait pour elle.

Pour l'étable tout d'abord, ce sera un souvenir d'enfance personnel.

Rappel : l'étable, c'est la maison des vaches !

1956. Ou 57. 7 ou 8 ans. Gamin réputé difficile (?! en fait je crois que c'est le père qui était difficile), mes parents, sur les conseils avisés d'un vieux con d'instit', me mettent (oui, c'est bien le mot) dans une colo au mois de juillet. Gamin des villes n'ayant jamais quitté la maison maternelle, élevé sur la base d'un « non ! » perpétuel, je suis empoté : incapable seul de gérer mon linge, de faire ma toilette, ou pire, aller dans des WC à la turque, aventure que je n'avais jamais osé tenter...

Il n'y avait pas beaucoup de sous à la maison, mais fils de fonctionnaire, je n'avais droit à aucune aide. Alors, c'est de bric et de broc que je fus équipé. De bric et de broc, ça signifie que j'avais pas mal d'affaires ayant déjà fait les beaux jours de mes frère et sœur.

Et vlan, sans préparation, brutalement, je fus confronté à d'autres gamins, auto-élevés dans la rue, dont le séjour est pris en charge par l'aide sociale, et tous avec un trousseau flambant neuf offert par la ville...

Difficile épreuve. Structurante dirait ces pédopsys de mes deux. Destructrice de quelque chose de définitif je dirais plutôt.

Avec UNE surprise. Heureuse ? Je ne sais !

A mi-séjour, visite des parents : un car affrété par la mairie. Je n'attends rien. Je sais bien que mes parents ne viendront pas. A 7 ans, je ne me pose déjà plus les questions dont je connais les réponses : » C'est trop cher, avec la construction de la grande maison, tu comprends... »

Je me désintéresse ostensiblement des parents qui descendent du car et vais voir (pleurer ?) ailleurs. Et là, surprise, surprise : j'entends mon prénom à plusieurs reprises. C'est bien pour moi. Ma grande sœur est là. Ma grande sœur, oui, car elle a bien 11 ou 12 ans (la langue de pute que je suis ne peut s'empêcher de penser qu'il devait y avoir un rabais pour les moins de tel âge...).

Ma grande sœur est là. Et avec des gâteaux, dont les fameux et prestigieux Chamonix orange qui venaient de sortir et dont on nous rabattait les oreilles à la TSF sur radio Luxembourg. Mais qui n'avaient jamais franchi le seuil de la maison (« C'est trop cher, avec la construction de la grande maison, tu comprends... »). Des Chamonix orange, oui ! « Attention de ne pas te les faire voler par les autres ». Car dans ma famille, tout positif est suivi d'au moins un négatif...

Gros malin que je suis, je n'en mange pas un (« garde les pour plus tard ») et je les mets dans ce que je crois être une bonne cachette, mon casier, vaguement sous mes vêtements. - plus de 50 ans après, j'en suis encore « troublé », je ne supporte toujours pas les injustices. Ni la connerie - .

Oui, je vais les économiser et les manger à partir de ce soir ou de demain. Seul, ou avec un ou deux copains qui partagent aussi. Et ne pas faire comme les autres qui se goinfrent seuls dans leur coin, ou alors avec lesquels il faut faire la pute et leur manger dans la main. Jamais ! On a les dignités qu'on peut.

Et le soir, plein de la nostalgie du car reparti, m'abandonnant ici, avec mes WC à la turque, dans mon casier, j'ai beau fourrager, il n'y a plus rien. Naïf que j'étais. Les « autres », eux, savaient, et s'étaient en conséquence goinfrés toute la journée, à en être malades !

Et les monos, à la fin de chaque repas, jusqu'à épuisement du stock des saisies au détriment des benêts de mon genre, nous apprennent le « partage », montrent de loin un paquet et attendent qu'un colon dise « C'est à moi ! ». On redonne à son propriétaire un paquet, et il a la charge de le partager à sa table. Sauf que les paquets ont été raflés anonymement, et moi, godiche, pauvre nouille, je ne sais même pas ce qui m'appartient, et je ne voudrais surtout pas qu'on puisse imaginer que je veuille m'attribuer la propriété d'un paquet en volant quelqu'un d'autre. Hésitation fatale, et avant que j'ose dire « Oui, c'est peut-être à moi, mais je ne suis pas sûr, etc, etc.. », un plus dégourdi que moi a déjà dit avec aplomb : « C'est à moi ! ». S'il n'est pas à ma table, je n'aurai rien, ce n'est pas grave, mais s'il l'est, il faudra que je le prie pour qu'il me fasse l'aumône. Avec MON paquet !

Et les Chamonix orange ? Je pense qu'ils ont fait les beaux jours, ou plutôt les belles soirées, des monos.

Je les goûterai plus tard... Au retour, pensai-je, car au retour je me plaignis à ma mère qui n'y put rien, si ce n'est me faire une promesse : « Tu en auras un autre paquet. » Oui, ce fut vrai. A Noël...L'orange avait un arrière-goût amer.

J'en ai regoûté il y a une dizaine d'années : quelle déception ! Banal et fadasse. Surtout à côté des traditionnelles nonnettes de Noël, car aujourd'hui encore, cette année encore, la même grande sœur, qui va sur ses 70 ans, m'en a offert. Avec un panier de bouteilles de liqueurs en chocolat, car rappelle-t-elle, j'en avais toujours pour le Père Janvier (ça existe toujours ?), et chaque soir du 1er janvier, j'étais malade. En fait, j'étais saoul de ces mélanges de liqueur sucrée.

Mais je m'éloigne de mon étable (la maison des vaches), et il serait temps que je revienne à mes moutons, pardon, à mes bovins.

C'est simplement pour créer les conditions du contraste : la colo en juillet, l'étable (la maison des vaches) en août !

J'y arrive. Mais pas avant que je précise que ce vieux con d'instit' (mais si, vous le connaissez, c'est le père Charpy, celui de la cocotte-minute –cf. Les yeux rouges -) a eu deux enfants. Et ne les a jamais mis en colo. « Oui, vous comprenez maintenant, dans les colos, il y a un peu n'importe qui.. ».

Avant-propos.

Heureusement, tout a une fin, même les colos (à 7 ans, c'est long quatre semaines). Et au retour tout s'efface car je sais où je vais passer mon mois d'août : chez mon parrain, cet homme merveilleux que je n'ai jamais vu en colère ni dire un mot plus haut que l'autre, et qui sentait bon le tabac, même quand il ne fumait pas.

Il avait un petit quelque chose de Nénesse (cf « La rue Calmette »), un brave type disparu trop tôt d'un cancer du fumeur vers mes 19 ans, et que j'aimais pour lui-même, et en plus, en plus, il avait une ferme. Chic ! Je vais passer un mois dans cette ferme. Dans le Loiret.

Le Loiret ? Mais comment je vais y aller ? Mes parents n'ont pas de voiture, et ne sont pas du style à payer deux allers-retours en train pour m'accompagner. « C'est trop cher avec la construction de la grande maison, tu comprends. »

« Tu n'as qu'à demander à Monsieur Thomas. »

Monsieur Thomas ? C'est un voisin qui travaille à la SNCF. Aux guichets. Et il a un pouvoir fabuleux : il m'a fait passer plusieurs fois sur le quai -sans payer- car à l'époque il fallait un ticket de quai. Et en plus, il a un privilège : il ne paie pas le train. Et du haut de mes 7 ans, seul, je suis allé négocier...

Je m'interroge aujourd'hui : si un enfant de voisin venait me demander la même chose, comment réagirai-je ? Poser la question, c'est déjà un peu y répondre. (« Je veux pas d'emmerd' avec des gamins... »).

Brave homme ! « Et ben si tu veux ! » fut sa réponse. Le reste m'a échappé.

Je me souviens seulement qu'il m'a accompagné au train jusqu'à la gare de Gien, que mon parrain nous y attendait, venu de Sully sur Loire avec la bétailière, une Châtelaine de chez Simca !

Et pour attendre le train retour, monsieur Thomas et mon parrain ont bu une bière (ou deux, voire trois ?) en racontant une histoire qui venait d'arriver et que je peinais à imaginer, à comprendre. J'ai vérifié depuis : l'histoire est vraie, et puisque vous insistez, je vais vous la raconter :

Il était une fois mon parrain qui avait une jeune sœur, Mimie, dont il était le tuteur., rejetée par la famille parce qu'elle voulait se marier -en 1940-41 avec André, un réfugié du nord, sans terre -un péché capital à la campagne- et partie avec ses affaires le jour de ses 21 ans en 43 ou 44 sans doute, partie s'installer à Paris avec son amoureux (elle ne revit mon parrain que sur son lit de mort en 1969). Et dans les années 50 elle est venue avec celui qui était devenu son mari chez mes parents à Nevers, et donc avait croisé monsieur Thomas, le voisin, deux ou trois fois.

Un jour, monsieur Thomas, et madame, qui ne payait pas non plus le train, allèrent visiter Paris. Le couple déambulait sur les Champs Elysées quand soudain un fourgon de la police, un tube Citroën pie, fonce sur eux avec la sirène, s'arrête. Un policier en uniforme, surgit du tube, fonce droit sur eux, et crie : » Alors, monsieur

Thomas, on se promène ? ». Un monsieur Thomas pétrifié. Mince, on le connaissait à Paris. Le policier éclate de rire et enlève son képi. C'était André, le mari de Mimie... Certes, l'histoire a dû m'être romancée, mais les faits sont là.

Odeurs. (Quand même !)

Le premier matin à la ferme je me suis réveillé dans un monde inconnu qui reniflait l'humidité. Je me suis levé. Personne. Je suis sorti dans la cour fermée, et j'ai su dès lors -et aujourd'hui encore- que la ferme voulait de moi, qu'elle m'avait adopté, j'y étais en symbiose comme une anémone avec son amphiprion. Un mélange d'odeurs âcres, fortes, mais agréables, me saisit, fait d'humidité, de terre, de crottes, de fumier, et autres. Un gros chien jaune accroché à sa chaîne en forme de rayon parfait creuse un sillon en demi-cercle parfait lui aussi, et il m'appelle. Je pénètre dans son espace réservé et là, je me perds la figure au milieu de ses longs poils emmêlés, sales sans doute, mais quelle odeur, quelle douceur, quelle chaleur. Un gros câlin qui dure, qui dure, un vrai bonheur. Charme rompu par quelqu'un qui arrive. Le chien retourne à son boulot et aboie. C'est mon parrain et j'accours. Il est stupéfait. « Mais tu étais avec Toto ? Mais c'est un chien méchant, il ne faut pas t'approcher. » Et d'ajouter, philosophe : « Bon, y t'a adopté maintenant, tu peux y retourner. »

Des journées de bonheur, sans contraintes, libre de faire tout ce qui me plaît. Je peux aller partout, monter sur les engins, escalader les bottes de foin, ramasser les œufs, jouer avec les lapins, donner du foin aux chevaux ; les journées sont trop courtes, mais le vrai bonheur, c'est l'étable. La traite du soir surtout, qui occupait 5 ou 6 personnes, amusées de ce citadin boulimique de toutes les découvertes, les narines grandes ouvertes, l'odorat développé, aux aguets : le lait chaud, la bouse, le foin, le maïs, l'urine dans un caniveau,... un subtil mélange sécurisant. Je circule au milieu des vaches, impressionnantes pour un gamin de 7 ans, et pourtant jamais elles ne m'ont bousculé, elles font délicatement attention à moi. Et je les caresse et je leur parle. J'aime l'odeur qu'elles laissent sur mes mains. Odeur que je pouvais garder à loisir, mon parrain n'étant pas du tout à cheval sur les règles d'hygiène (c'est peut-être aussi pour ça que je l'aimais beaucoup : jamais il ne m'a demandé de me laver les mains avant de manger...)

Rester là, dans cette étable, au chaud, des heures, la journée, la nuit. La nuit ? « Dis, parrain, je pourrais dormir dans l'étable une nuit ? » Pour une fois, je sens que je perturbe son calme. « Heu, faut que je réfléchisse » Oui, il est perturbé et n'aime pas dire non. Alors il argumente et me dresse un tableau noir, apocalyptique de la nuit qui m'attend : la nuit, la peur, le froid, l'orage, tout y passe.

« Parrain, s'il te plaît ». A l'usure ? Je ne sais, mais il a répondu : « Bon, si tu veux » et d'appeler un vacher -un vieux-, il a au moins 14 ou 15 ans. « Cette nuit, tu dormiras à l'entrée de l'étable. Jean-Claude dormira dans le renforcement des bottes de foin vers le chien (un autre, celui des vaches). Il t'appellera s'il a peur ou froid et tu viendras me chercher. » Le vacher tire la tronche, mais apparemment, contredire le patron n'est pas envisageable. Il aurait sûrement préféré dormir dans son lit. La poésie de l'étable lui échappe.

Le soir, mon parrain m'installe avec une couverture ; « J'en veux pas ». « Bon, - jamais contrariant- tu la prendras si t'as froid, et si tu veux rentrer, t'appelles le vacher. » Vacher qui s'est fait très discret ce soir-là. A-t-il même dormi là ?

Merveilleuse nuit magique, dans le noir, nez et oreilles aux aguets. Je me suis fait un nid dans le foin. Ça sent bon, la poussière surtout, et ça pique, mais c'est bon. Le

chien est dans mes bras, mes lèvres et mon nez dans son cou. Il sent bon. La vache et le lait caillé surtout. C'est bon. Pour lui aussi apparemment. Les vaches sentent ma présence. Parfois un raclement de sabot, parfois une bouse qui s'écrase par étapes de plus en plus faibles, et l'odeur douceuse qui monte, et ça rumine en mâchouillant. Parfois un jet de pisser, qui va dans le caniveau, avec une forte odeur quand ça passe à mon niveau. Parfois un bref meuglement. J'imagine leur œil curieux et bienveillant. Car je sais que je ne risque rien : elles me protègent. La plus belle nuit de ma vie ???

Pour l'écurie maintenant.....

Oui, mais ce texte ne vous sera adressé que sur demande expresse de votre part, et vous voudrez bien attester d'une part que vous êtes majeur, et d'autre part que vous prenez l'entière responsabilité de la lecture de ce texte.

JCD